

CHAPITRE VII

SAINTETÉ D'ISABELLE DE FRANCE

Humilité héroïque. — Mortification. — Cinq années d'infirmités. — Grande extase. — Don des miracles. — Dernière maladie. — Mort de Madame Isabelle. — Départ du roi pour la croisade ; sa mort à Tunis ; désastres de la famille royale. — Canonisation du roi. — Béatification de Madame Isabelle de France.

Retournons à Longchamp, nous y trouverons Madame Isabelle de France s'approchant chaque jour de cet héroïsme des vertus qui s'appelle la sainteté. On a remarqué que les saints élevaient l'édifice de leur perfection sur la vertu qui leur coûtait le plus à pratiquer, soit à cause de leurs dispositions naturelles, soit à cause des obstacles qu'y apportait leur position dans le monde.

Cette vertu chez les grands de la terre est nécessairement l'humilité, contre laquelle s'élèvent les honneurs, les richesses, de même que la beauté et les talents que souvent ils ont en partage, et que la flatterie prend soin d'exagérer. Ces choses viennent de Dieu, sans doute, mais elles rappellent ce fruit du paradis terrestre créé par le bon Dieu comme les autres fruits et qui cependant devait donner la mort à celui qui le mangerait.

De ces obstacles les saints font des moyens. Nous avons vu Isabelle de France s'exercer depuis l'enfance à cette vertu

d'humilité : dans la solitude de Longchamp elle put la pratiquer jusqu'à ses divins excès.

La première chose à oublier, c'était sa royale naissance ; aussi eut-elle soin de ne prendre que des servantes du peuple, ignorantes des usages de respect dont on entoure les grands. Elle portait un manteau semblable auteur, et, n'eût été l'exquise délicatesse de ses traits, on ne l'eût point reconnue parmi ses filles de chambre : comme elles, elle ne portait jamais de gants, et ses mains fort belles en souffraient tellement, que sœur Agnès, en ayant pitié, exhortait la princesse à les couvrir au moins pendant les grands froids. « Non, répondait en souriant Isabelle, elles m'ont fait faire trop de péchés de vanité, qu'il faut expier. »

Lorsque Madame Isabelle prenait à la hâte sur un pauvre petit banc de bois un repas frugal, qui le jour de ses fréquents jeûnes consistait en légumes assaisonnés seulement de quelques grains de sel, elle faisait boire sa fille de service dans sa propre coupe.

Le camelot de ses robes était le plus commun, et si pendant les premiers hivers de sa vie de pénitence elle fit doubler ses vêtements de panne, elle se déshabituait bientôt de cette douceur, et malgré sa délicatesse, elle ne porta plus que la même robe, été et hiver, quelquefois deux ans de suite, jusqu'à ce que l'étoffe fut en lambeaux. Se faisant servir le moins possible, elle allumait elle-même son feu lorsque sa santé l'obligeait à en avoir, et cependant, craignant toujours d'avoir réprimandé les femmes de son service avec vivacité, il n'était guère de jour qu'elle ne leur demandât pardon à genoux.

Rien, dans la modeste chambre qu'habitait la princesse, ne pouvait rappeler les palais où elle avait été élevée ; elle

l'avait voulue semblable à celles des religieuses : un lit dur et incommode, un escabeau et un crucifix, en faisaient tout l'ornement ; c'est là que les princes et le roi venaient voir leur sainte parente. Mais, de ces visites, il n'en était jamais question dans les courts entretiens d'Isabelle avec les religieuses, même avec Agnès d'Harcourt ; et si quelques-unes rappelaient le plus petit souvenir de la royale famille, la princesse détournait ce sujet doux à son cœur, mais dans lequel elle redoutait l'ombre d'une louange.

Lorsqu'on pénétrait dans cette sainte chambre, il semblait qu'on entrât dans une de ces demeures du ciel dont parle le Seigneur : le silence d'une méditation continuelle la remplissait d'une atmosphère qui n'était pas de la terre ; le visage resplendissant d'un calme intérieur que rien ne troublait, la fille de Blanche de Castille conversant avec Dieu n'avait pas les airs des discours des hommes : aussi gardait-elle de plus en plus ce silence que sa mère n'obtenait qu'elle rompît autrefois que pour les pauvres, par nécessité, par charité ; et alors les suaves pensées de son virginal amour de Dieu, les lumières étonnantes que reçoit l'âme en continuelle union avec Celui qui sait tout, sortaient de son cœur avec une abondance qui fortifiait et ravissait à la fois ceux qui étaient appelés à ces rares mais précieuses communications ; c'était surtout avec son frère qu'Isabelle se permettait ces épanchements ; et lorsque ces deux âmes, se stimulant aux saintes ardeurs de la piété, révélaient les grandes choses que Dieu se plaisait à opérer en eux, c'était vraiment l'entretien que doivent avoir les bienheureux dans le ciel, et saint Louis revenait toujours de Longchamp avec quelque renouvellement de ferveur et de piété. Si, par humilité et pour éviter d'être nommée supérieure, — ce qu'aucune princesse du sang ne voulut accepter

dans le couvent fondé par Madame Isabelle, — cette sainte princesse ne portait pas l'habit des filles de Saint-François, elle en pratiquait les austérités, qui, malgré les adoucissements exigés par le roi, étaient encore effrayantes. Jeûne, macération, sommeil interrompu par la prière, disciplines presque journalières et non point avec de faibles cordes, mais avec des chaînettes de fer aux pointes aiguës: celle d'Isabelle était un cadeau de saint Louis qui, nous l'avons déjà vu, affectionnait particulièrement ce genre de pénitence. Le Jeudi Saint, elle lavait les pieds à douze pauvres femmes à qui elle donnait 50 pièces d'argent en souvenir du prix de la vente du Seigneur ; et, pour s'humilier davantage, elle voulait que ses servantes fussent au nombre de ces femmes. Les communions fréquentes de cette véritable sainte étaient toujours précédées d'une confession spéciale faite avec beaucoup de larmes. Puis, au moment de s'agenouiller devant Dieu, elle s'agenouillait devant ses servantes pour leur demander pardon de ses vivacités et des scandales qu'elle leur avait donnés, convaincue, comme tous les saints, qu'elle n'était qu'une grande pécheresse.

Il semble que du moins une telle vie dût rassurer complètement sur son salut celle qui la pratiquait ; il n'en était rien, et dans une de ses rares confidences à sa fidèle Agnès, Isabelle lui avoua que, lorsque le soir en se couchant elle se figurait qu'elle se réveillerait peut-être dans l'éternité, sa frayeur, à la pensée du jugement de Dieu, lui donnait un tel frémissement, que son lit et ses habits tremblaient sous elle. Cependant, Dieu, qui jugeait sa servante tout autrement qu'elle ne le faisait elle-même, avait hâte de rappeler à lui cette âme mûre pour le ciel ; il lui envoya comme dernière épreuve cinq années de cruelles maladies. Retenue constamment sur son

lit par une fièvre brûlante, réduite à une telle maigreur que ses os sortaient de sa chair déchirée, Madame Isabelle, sans mouvement, sans murmure, sans regrets, acceptant l'anéantissement physique de son être, ne vivait plus que de prières ; des nuits entières se passaient en oraison ; et lorsque son état maladif l'empêchait de se prosterner, étendue sur sa couche, quelquefois même sur le plancher de sa chambre, les yeux ouverts, elle semblait voir les choses du ciel. Un matin Agnès d'Harcourt, entrant chez elle, la vit assise sur son lit, la tête appuyée sur le chevet, dans une telle immobilité, que, sans le léger mouvement de ses lèvres, elle l'aurait crue déjà dans le sein de Dieu.

Eudes de Rouy, son confesseur, et maître Thomas de Provins, son chapelain, furent appelés ; ils essayèrent de tirer la princesse de cet état extraordinaire, lui parlant à voix élevée, remuant les pauvres meubles de la chambre ; mais elle continua à ne donner d'autre signe de sentiment que l'imperceptible mouvement de ses lèvres. Alors ils s'approchèrent et entendirent ces mots, à peine murmurés : À Dieu seul honneur et gloire ! C'était assez pour juger que cet état était vraiment surnaturel ; cette extase dura presque une journée, durant laquelle, une fois seulement, elle tourna son visage du côté des assistants : il semblait que ce beau visage resplendit déjà comme celui des glorifiés, ses joues étaient d'une teinte transparente et rosée, et il y avait une telle lumière sur son front, que ceux qui étaient là en furent éblouis.

Ce ne fut que le soir qu'elle revint à elle comme quelqu'un qui arrive d'un tout autre pays, et sans explication, elle regarda les assistants avec son sourire doux et aimable ; mais sœur Agnès avait résolu d'en savoir plus long, et elle supplia si bien sa noble amie de lui révéler quelque chose de ce qui s'était

passé, qu'Isabelle lui dit en secret ces courtes paroles : « Ne vous avais-je point conté quelquefois les jubilations que Dieu envoie à l'âme de laquelle il se voit aimé tendrement et cordialement ? »

Au don de ravissement Dieu voulut ajouter le don des miracles ; les auteurs de la vie d'Isabelle portent à trois le nombre des malades qu'elle guérit miraculeusement avant sa mort. Nous rapporterons celui de ces miracles qui nous a particulièrement touchée. Un sergent du roi saint Louis avait un pauvre enfant frappé d'une des plus cruelles infirmités, il était épileptique ; entendant parler de la sainteté de la princesse qu'il avait vue dès sa jeunesse si pieuse et si pure, ce pauvre père se dit que bien sûr Dieu ne pouvait rien lui refuser ; il part à cette pensée, il traverse le bois qui séparait Longchamp de Paris et vient se jeter aux pieds d'Isabelle, lui demandant de prier pour que son cher malade fût guéri. Isabelle, sans parler, lui fit un doux signe du regard et de la tête qui remplit le pauvre homme de confiance.

Il revint chez lui le cœur allégé et fut bien heureux en apercevant son enfant, qu'il avait laissé retenu depuis longtemps au lit par son terrible mal, venir à lui gaiement, sans que jamais depuis aucune attaque n'ait reparu.

Lorsqu'un temps assez long pour que la guérison eût été sérieusement constatée se fut écoulé, l'heureux père reprit, cette fois avec son enfant ; le chemin de Longchamp pour remercier sa bienfaitrice, et comme il louait hautement les vertus de la sainte, dont les prières avaient été si vite exaucées, Isabelle, rompant son cher silence, lui dit : « Ce n'est pas moi chétive créature, par qui Dieu fait de telles œuvres... Allez-vous-en en paix, mais gardez-vous bien d'en rien dire à personne tant que je serai en vie. » En effet, le brave homme

ne vint qu'après la mort d'Isabelle raconter ce miracle à Agnès d'Harcourt. L'état maladif de la sainte princesse augmenta sensiblement dans ses dernières années, et au mois de février 1269, elle se sentit si faible, qu'elle voulut faire ses adieux à toutes les religieuses, leur donnant les plus saints avis, leur disant ces sages paroles : « Je vous ai fondé une maison stable et permanente si vous gardez bien les vœux de votre profession, mais, ce que Dieu ne veuille ! de peu de durée si vous les transgressez. Ne pensez pas que toutes les sauvegardes du roi, mon seigneur et mon frère, ni l'assurance de messieurs mes parents, vous puissent donner tant d'appui ni de support que la seule protection divine. »

Plus que toutes les religieuses désolées, Agnès d'Harcourt pleurait amèrement. Fidèle compagne de la princesse, lui ayant été unie depuis l'enfance dans les grandeurs de la cour, et n'ayant voulu d'autre vie que la sienne dans la solitude sévère de Longchamp, elle perdait cette moitié d'elle-même, comme appelle saint Augustin l'âme de l'ami qui nous quitte et que l'on cherche partout, sans laquelle on ne sent plus que la moitié d'une vie en soi. La princesse aperçut la désolation de cette amie dévouée, et la consola avec tendresse. D'après les paroles qu'elle lui adressa, on doit penser qu'Agnès d'Harcourt était supérieure de la communauté, car elle lui recommanda le maintien de la règle et de la discipline. À elle aussi elle confie le soin de ce corps qu'elle va abandonner ; elle la charge de la faire revêtir après sa mort du costume des Clarisses. Puis la sainte, de plus en plus affaiblie, appelle sur cette communauté si chère la bénédiction du ciel, et, couchée sur la paille, elle reçoit l'extrême onction. Enfin, sans agonie, sans trouble, elle rend à Dieu une des âmes les plus pures qui aient traversé la terre, prononçant cette simple

parole : « Mon Dieu, je vous recommande mon âme. » C'était le 25 février 1269 ; elle avait environ cinquante ans.

Saint Louis tenait un parlement à Tours au moment de la mort de sa sœur. Il hâta son retour, et trouva la bienheureuse revêtue du saint habit des Clarisses, entourée de ses religieuses désolées. Le roi, profondément affligé lui-même, s'efforça de les consoler, leur promettant toute sa protection.

Le jour des funérailles d'Isabelle, neuf jours après sa mort (elle avait été ensevelie provisoirement), la foule entourait le chœur ; et comme son visage était resté parfaitement beau et semblait vivant, on le montra au peuple à travers la fenêtre grillée du chœur ; tous s'approchaient, essayant de faire toucher des anneaux, des ceintures, des objets de toute sorte à celle que l'on regardait déjà comme une sainte. La tombe se trouvait en partie dans le chœur, en partie dans l'église, afin que ceux qui viendraient y prier du dehors pussent le faire, ce qui n'aurait pu être si la tombe eût été tout entière dans l'intérieur du cloître. Elle avait obtenu, quelques années avant sa mort, un bref du pape permettant l'entrée du cloître à sa famille pour le jour de ses funérailles, et afin qu'ils pussent prier sur sa tombe.

Elle en avait fait la demande en termes touchants : « Le désir d'imiter plus parfaitement le souverain Maître m'a séparée d'eux ; mais ils ne sont jamais sortis de mon cœur, et j'ai toujours souhaité leur donner ce dernier gage de mon affection. » Selon l'habitude des sépultures du Moyen Âge, Isabelle de France était représentée couchée sur la pierre du sépulcre, un livre, l'Évangile sans doute, sur la poitrine, vêtue en religieuse de Saint-François, avec le manteau royal semé de fleurs de lis, et une couronne sur la tête. L'épithaphe suivante en vers latins, traduits fort naïvement par un des anciens bio-

graphes d'Isabelle, Rouillard, entourait le tombeau :

*Cette dame Isabelle, mère de ces saints lieux,
À celui, quand vivait, comme un astre des cieus ;
Car, plus elle était grande et haute de lignage,
Tant plus s'abaissait-elle en tout temps de son âge ;
Parlait peu, mais à point ; et d'exacte rigueur,
Macérait sa chair tendre et sa forte vigueur,
Ô mes dévotes sœurs, ayez d'elle mémoire,
Puisque, laissant la cour et le monde et la gloire,
Elle vous transplanta, comme nouvelles fleurs,
Dans ce sacré verger de l'ordre des Mineurs.*

Notre tâche est terminée : nous avons raconté, avec tous les détails que nous avons pu trouver, la vie d'une de ces princesses qui donnèrent, particulièrement au Moyen Âge ; l'exemple étonnant du renoncement aux grandeurs et aux biens de ce monde pour vivre dans la pratique héroïque des plus grandes et des plus humbles vertus.

La vie modeste et cachée de notre héroïne se laisse à peine saisir de loin en loin ; mais elle nous a fourni l'occasion d'étudier de près cette admirable cour de Blanche de Castille et de Louis IX. Nous ne pouvons mieux honorer la mémoire de la sœur de saint Louis qu'en suivant son royal frère pendant le peu de temps qu'il doit lui survivre, afin d'assister à la fin héroïque d'un grand roi et d'un grand chrétien. Aussitôt après la mort de Madame Isabelle, Louis IX reprit activement les préparatifs de la nouvelle croisade, ayant confié la régence, non point à Marguerite de Provence, étrangère toute sa vie à la politique, mais à Matthieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, et à Simon de Clermont, sire de Nesle, auquel il remit

son scel particulier, formé d'une grande couronne à fleurs de lis, le 15 mars 1270, accompagné de Philippe, de Tristan, de Pierre de France, ses fils ; et de Robert d'Artois, son neveu, le roi alla à pied de son palais à Notre-Dame.

Une multitude immense encombra le passage, fondant en larmes à la vue du monarque, obligé de ralentir sa marche, tant on se pressait autour de sa personne. Saisi d'une émotion visible, il s'arrêtait à chaque pas, remerciant son peuple, répandant des aumônes, réclamant des prières. »

Marguerite n'accompagna pas le roi ; elle s'en sépara à Vincennes ; ainsi que de presque tous ses enfants. Louis, brisé de l'émotion de la séparation d'une partie des siens, et depuis longtemps si faible qu'il ne pouvait supporter ni le cheval ni la voiture, se trouva dans un tel état, en arrivant à Paris, que le sénéchal de Champagne le porta dans ses bras de l'hôtel d'Auxerre au couvent des cordeliers. Là, le fidèle serviteur, qui n'accompagnait point son maître, lui dit adieu, couvrant ses mains royales de larmes et de baisers.

Le premier juillet 1270, le roi s'embarqua à ce même port d'Aigues-Mortes, où vingt-deux ans plus tôt (1248), il était parti plein d'espérance et de jeunesse pour sa première expédition d'Orient ; et, malgré le souvenir des malheurs de cette première entreprise, malgré tant d'épreuves supportées depuis son retour, malgré les années et presque la vieillesse, la foi du saint roi était restée la même, d'après ces paroles adressées à ses fils au moment du départ : « Mes enfants, considérez comment à l'âge où je suis parvenu, j'abandonne un royaume florissant et en paix, pour passer une seconde fois la mer. Les prières, les larmes de votre mère, que j'ai quittée si affligée, n'ont eu pouvoir de me retenir, ni de laisser un de vos frères et votre jeune sœur auprès d'elle ; et si votre

jeune frère Robert eût pu supporter la mer, il n'en eût été dispensé. C'est assez vous le dire : là où est question de la cause et du service de Dieu, rien ne peut être mis en considération. Si donc, Philippe, pareille occasion se présente après moi, souviens-toi, ainsi que tes trois frères, que je me suis séparé d'une épouse, de mes enfants, de mon royaume, par l'unique amour du Christ, et quand il le faudra, faites de même. »

Nous retrouvons le roi à Tunis couché sur son lit de mort. En effet, une affreuse épidémie ravage l'armée des croisés, et déjà le jeune comte de Nevers, le prince Jean Tristan, né à Damiette 21 ans plus tôt, a été emporté par le fléau. Louis IX se sentait si mal, qu'il reçut cette cruelle nouvelle avec la résignation de ceux qui savent que la dernière séparation ne peut être longue : c'était le 5 août, et le 24 du même mois, le roi faisait ses adieux à ses enfants et à ses neveux. Philippe de France, à peine remis de cette effrayante épidémie de fièvre et de dysenterie, qui en quelques heures enlevait les plus forts, avait peine à surmonter sa faiblesse et sa douleur.

S'adressant à ce prince appelé trop tôt à lui succéder, le saint roi fit tout haut cet admirable testament : « Cher fils, aie le cœur pieux aux pauvres et à leurs misères, et les conforte et les aide autant que tu pourras. Soulage-les de consolations et d'aumônes, et aie le cœur compatissant envers tous ceux que tu penseras estre en souffrance de cœur ou de corps.

— « Sois roide à tenir justice ; fais-la à tous tes sujets, et jusqu'à ce que vérité te soit bien connue ; s'il advient querelle entre un pauvre et un riche, soutiens de préférence le pauvre au riche.

« Ayme dans le prochain le bien, et hais le mal.

« Prends garde à avoir bons baillifs et bons prévôts en ta terre, fais souvent prendre garde qu'ils fassent bien justice. »

Puis viennent de sages conseils sur la paix du royaume, les dépenses de la maison royale, toutes ces choses dans lesquelles le roi avait apporté un zèle minutieux et éclairé, qui avait tant contribué au bonheur de son peuple.

Ensuite il bénit chacun de ses enfants : là se trouvaient Philippe et sa jeune épouse Isabelle d'Aragon, et la fille si aimée du roi, Isabelle, reine de Navarre, à qui il confia des enseignements écrits pour la plus jeune de ses filles, restée en France, Agnès fiancée du duc de Bourgogne : c'est à la jeune reine qu'il fit ce doux adieu.

« Très-chère fille, pensez-y bien ! moult de gens se sont aucunes fois endormis en folles pensées de péché, et au matin ne se sont trouvés en vie ! La meilleure manière d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure ! Il a bien mérité que nous l'aimions, puisqu'il nous a aimés le premier. »

Après eux, vinrent s'agenouiller pour recevoir la bénédiction de saint Louis : le roi de Navarre, Pierre de France, le comte d'Artois et sur un lit de cendres le fils aîné de l'Église reçut, avec grande foi, les derniers sacrements ; lorsque son confesseur, lui présentant la sainte hostie, lui dit : « Croyez-vous que ce soit le vrai corps de Jésus-Christ ?

— Oh oui, et je ne le croirais mieux, même si je le voyais tel que les Apôtres le contemplèrent au jour de l'Ascension ! » L'évêque de Tunis, qui ne le quitta pas, déclara n'avoir en toute sa vie vu « fin si sainte, si dévote, d'homme de siècle ou de religion ! » Le 25 août, le ciel compta un habitant de plus.

On sait les désastres de la croisade, secret de Dieu qui, un siècle plus tôt, arrachait à saint Bernard d'impuissants gémissements : des peuples entiers, des rois entourés de toute leur royale lignée, portaient pleins de foi et d'espérance pour

la conquête du sépulcre divin ; les papes les exhortaient, leur promettant la protection divine ; et des désastres, rien que des désastres étaient recueillis pour tant d'héroïsme ! Cette fois, la famille royale fut décimée : le roi de Navarre, Isabelle de France, Alphonse de Poitiers, Jeanne de Toulouse, et enfin la jeune reine Isabelle d'Aragon, moururent de maladie, d'accidents, ou de douleur. Philippe de France rentre à Paris entouré de cercueils, et sa malheureuse mère, Marguerite de Provence, fuit cacher ses larmes dans un cloître, où elle passe vingt-quatre ans à attendre, dans les prières et les bonnes œuvres, le moment d'être réunie à tant d'êtres aimés. Du moins du fond de sa retraite entendit-elle proclamer la sainteté de son royal époux, canonisé vingt-sept ans après sa mort.

Ce ne fut que trois siècles plus tard, en 1521, que l'Église unit, dans un même culte, la sœur au frère, et déclara, d'après les miracles les plus authentiques, Isabelle de France Bienheureuse !